

COCO-RICCO,

FOLIE-VAUDEVILLE,

EN UN ACTE,

**PAR LE C. ARMAND-GOUFFÉ, AUTEUR
DES DEUX JOCRISSES.**

Réprésentée sur le Théâtre d'Émulation, ce 25
Germinal, an V.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, rue St.-André-des-Arts, N^o. 27,
au Magasin des Pièces de Théâtre.

AN CINQUIÈME DE LA RÉPUBLIQUE.

PERSONNAGES.

ARTISTES.

THOMAS, fermier.	M. ROBERT.
LOUISE, sa fille.	M ^e . ROBERT.
NICOLE, servante.	M ^e . TIENNETE.
BLAISE, garçon de ferme.	M. ROGER.
PAPA RICCO, ancien postillon.	M. ST.-ALBIN.
COCO-RICCO, son fils.	M. BLONDIN.



La Scène est dans la Ferme de M. Thomas.

D'après le traité fait avec le Citoyen ARMAND-GOUFFÉ, je suis devenu le seul propriétaire de cette pièce, ainsi que des autres faites jusqu'à ce jour, tant pour l'impression que pour la représentation dans tous les départemens.

Paris, ce 9 Floréal, an V.

J. N. BARBA.

COCO-RICCO,
FOLIE EN UN ACTE,
ET EN PROSE,
MÉLÉE DE VAUDEVILLES.

Le Théâtre représente une chambre rustique avec une porte saillante à droite, et une pareille dans le fond, à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

BLAISE, NICOLE.

Nicole, assise, coud un habit, elle a deux vestes, deux culottes et un second habit sur une chaise. Blaise fait le guet.

BLAISE.

Dépêche - toi donc, Nicole, nos imbéciles pourroient s'éveiller.

NICOLE.

AIR: *Mon petit Cœur.*

Si l'esprit seul nuit au sommeil d'un homme,
Comme le dit souvent le magister,
Nos deux benêts dorment d'un profond somme.

BLAISE.

Va, ce proverbe est un propos en l'air,
Dépêche-toi, le jour commence à luire,
Il pourroit bien déranger nos projets;
Tu le sais trop quand il s'agit de nuire,
Il est des sots qui ne dorment jamais.

A 2

NICOLE.

Voilà qui est fait... Comment, Blaise, tu crois qu'ils donneront là-dedans.

BLAISE.

Pardi, va, ils sont assez bêtes!.. ah ça, as-tu conditionné ton ouvrage?

NICOLE.

Un tailleur n'aurait pas mieux fait. Un pied et demi retranché sur la longueur de chaque habit, autant sur la largeur, et la veste et la culotte raccourcies et retrécies en proportion; et s'ils peuvent y entrer ils seront bien malins.

BLAISE.

Bravo. Moi j'ai retréci la perruque du papa.

NICOLE.

A présent que j'ai eu la complaisance de passer la nuit à retrécir les ajustemens de ces messieurs, tu me diras ce que tu veux en faire.

BLAISE.

Tu sais, Nicole, que j'aime Louise, la fille à M. Thomas, et que j'en suis aimé; mon père, fermier des environs a consenti à me placer ici pour me faciliter les moyens d'épouser cette aimable personne; je me préparais à faire ma demande au père, et j'étais sûr de son consentement, lorsque M. Ricco, cet ancien Postillon, qui a fait fortune, je ne sais par quel moyen;

NICOLE.

Pardi, tout le monde a su cela, c'est par les petits paquets.

BLAISE.

Que ce soit par les petits paquets ou autrement, M. Ricco vient demander la main de Louise pour son Coco-Ricco, son cher fils; comme ils ont des écus, on ne balance pas longtemps, et arrivés hier, ils signent le contrat aujourd'hui...

NICOLE.

S'ils peuvent mettre leurs culottes.

BLAISE.

Oh! je te prépare une comédie!.. mais de peur que ces messieurs ne s'éveillent, va reporter avec soin leurs habits où je les ai pris hier soir, sur la chaise entre les deux lits.

N I C O L E .

Moi, les reporter ?.. et la décence.

B L A I S E .

Bonne plaisanterie ! et qui le saura ?

N I C O L E .

Et s'il allait me venir des idées ?...

B L A I S E .

Il faudrait que ton imagination fût bien vive pour s'échauffer à la vue de pareils magots.

N I C O L E .

N'importe... tu as pris les habits, il faut les reporter ; je n'aurai qu'à les mal placer, on s'apercevrait du tour.

B L A I S E .

Tu as raison, j'y vais moi-même, fais le guet pendant ce tems-là.

N I C O L E .

C'est convenu.

Blaise entre doucement dans la chambre à droite.

S C E N E I I .

N I C O L E , seule.

Le diable m'emporte si je conçois son projet ? Apparemment il veut empêcher ces messieurs de s'habiller... Baste, cela ne réussira pas, et si M. Thomas n'a pas d'habits à leur prêter, il les fera signer dans leur lit, et le beau Cocco-Ricco n'en sera pas moins l'époux de mademoiselle Louise. Il aurait mieux valu les renvoyer avec une volée de coups de bâton... Oh ! cela n'aurait encore rien valu, et Blaise aurait pu irriter M. Thomas. Ce M. Thomas, nous ne pourrions pas le mettre dans le secret, il dérangerait tout... Enfin ; attendons l'évènement, et nous jugerons de l'utilité de notre stratagème.

AIR : La plus belle promenade.

Quand on lui ravit sa belle,
Vit-on jamais un amant
D'une perte aussi cruelle,
Se venger aussi gaiment,

A 3

Et sans punir cette offense
 Par un procédé brutal
 Etre, pour toute vengeance,
 Le tailleur de son rival.

Lubin m'aime au fond de l'ame,
 Et je l'aime également,
 Si l'on offensait sa flamme
 Il agiroit autrement ;
 Quand des rivaux par nos pères
 Auprès de nous sont conduits,
 On leur taille des croupières
 Sans leur tailler des habits.

A Blaise qui revient.

Te voilà, eh bien ?

SCENE III.

BLAISE, NICOLE.

BLAISE.

Ne fais pas de bruit... ils se sont éveillés comme je sortois de leur chambre, et j'ai entendu le premier bon jour du fils à son cher papa.

NICOLE.

Retirons-nous.

BLAISE.

Oh! nous avons le tems... ils n'ont pas encore fini d'endosser leurs costumes.

NICOLE.

Me diras-tu enfin à quoi tu en veux venir ?

BLAISE, *riant.*

Ah! ah! ah! sûrement je te le dirai, il faut même que tu joues un rôle important dans cette affaire.

NICOLE.

Eh bien! il faut me mettre au fait.

BLAISE.

Ecoute. D'abord tu laisseras seuls nos deux butors, tu les écouteras de cette porte, et puis... à propos, as-tu mis ici le miroir en question.

Oui, le voici.

N I C O L E

A merveille.

B L A I S E.

Enfin me diras-tu ?

N I C O L E.

B L A I S E.

Volontiers... tu écouteras ces messieurs, et... mais voici Louise... (*Louise entre.*) Vous vous êtes bien éveillée de bonne heure.

S C E N E I V.

L O U I S E , B L A I S E , N I C O L E .

L O U I S E .

Ah ! Blaise, seriez-vous bien-aise que j'eusse dormi tranquillement la veille d'un jour aussi triste pour moi.

B L A I S E .

A I R : Tandis que tout sommeille.

Tu pouvois, mon amié,
Jusqu'au retour du jour
Sous l'aile de l'amour
Demeurer endormie.

Le doux repos,
L'oubli des maux
Sont faits pour une belle,

L O U I S E .

Quand le sort pour notre tourment,
Prépare un triste événement.

B L A I S E .

Pour l'éloigner c'est à l'amant
A faire sentinelle.

Et c'est ce que j'ai fait.

N I C O L E .

Eh bien ! explique-moi donc devant mademoiselle.

B L A I S E .

Je vais vous faire à chacune votre leçon.... vous saurez donc, belle Louise, que toute la nuit...

On entend Ricco, et Coco-Ricco dire, aye ! aye !

COCO-RICCO

M. COLLE.

Voilà ces messieurs qui s'habillent.

M. LAISIE.

Sortons vite... je vous expliquerai tout en bas.

Ils sortent par le fond.

SCÈNE V.

RICCO, COCO-RICCO.

Chacun avec une culotte très-courte et un peu éclatée, une veste qui ne peut pas joindre, un habit qui va au milieu des cuisses, et qui n'entre dans leurs bras qu'après beaucoup d'efforts.

COCO-RICCO.

Ah! Aye, aye.

R I C C O.

Hé! hé, hé.

C O C O - R I C C O.

C'est le diable, papa Ricco, pour mettre mon habit.

R I C C O.

Ah Coco-Ricco! j'ai les bras cassés, tant j'ai eu de peine à passer le mien.

A I R : *Nous nous marierons Dimanche.*

Pour moi mon habit

Semble trop petit,

C O C O - R I C C O.

Le mien me paroît de même.

R I C C O.

A force d'tirer

J'ai fait déchirer.

C O C O - R I C C O.

J'ai déchiré l'mien de demême.

R I C C O.

J'ai beau tâter,

Je n'peux l'ôter.

C O C O - R I C C O.

Moi d'même.

R I C C O.

Suis-je éveillé?

VAUDEVILLE.

COCO-RICCO.

J'suis étranglé,

RICCO.

Moi d'même.

COCO-RICCO.

Ah! papa Ricco, faut que j'sois enfié;

RICCO.

Ah! Coco-Ricco, moi d'même.

COCO-RICCO.

Et ma culotte, voyez!

RICCO.

Et la mienne... regarde!

COCO-RICCO.

Et ma veste.

RICCO.

Et ma veste.

COCO-RICCO.

Je ne peux pas en mettre un bouton, papa Ricco.

RICCO.

Il s'en faut de la largeur de mes deux mains quelle ne
joigne... Coco-Ricco.

COCO-RICCO.

Est-ce que le diable est dans cette maison, papa Ricco.

RICCO.

Il faut que ça soit... Coco-Ricco.

COCO-RICCO.

J'oserai t'y paroître comme ça devant m'amzelle Louise,
pour signer mon alliance avec elle.

RICCO.

C'est un guignon que je ne comprends pas.

COCO-RICCO, *pleurant.*

C'étoit ben la peine de mettre nos plus beaux habits pour
les voir arranger comme ça.

RICCO, *pleurant aussi.*

C'est qu'ils sont doublés de même encore!

C O C O - R I C C O ;

C O C O - R I C C O .

Air : *L'amour est une étrange chose.*Cher papa, quand je me regarde,
Je crois que je ne suis pas moi.

R I C C O .

Helas! mon cher fils, c'est bien toi. (*bis*).

Mais suis-je moi, prends-y bien garde.

C O C O .

Vous êtes bien vous sur ma foi.

R I C C O .

Je vois aussi que c'est bien toi.

Tous deux,

Mon dieu, mon dieu, mon dieu,

Mon dieu, mon dieu! quelle disgrâce!

Ensemble. { Si vous n'ne reconnoissiez pas!
 Si tu n'ne reconnoissois pas!
 Je croirois qu'un autre dans mes draps. (*bis*)
 Pendant la nuit à pris ma place.

C O C O - R I C C O .

Ah mon, dieu papa, j'entends quetezun.

R I C C O .

Ah! reste-là, faut avoir une explication qui vous explique
le pourquoi de tout ça. Je veux qu'on me dise...

S C E N E V I . |

R I C C O , C O C O - R I C C O , N I C O L E .

N I C O L E , *avec effroi.*

Déjà levés, messieurs... Ah mon dieu, mon dieu, mon dieu!

R I C C O , *effrayé.*

Eh bien, quoi donc!...

C O C O , *tremblant.*

Quoi qu'elle a donc? s'te fille.

N I C O L E .

Ah ciel!...

R I C C O .

Mais quest-ce que c'est donc? parlez.

COCO - RICCO.

Oui, parlez, mamselle, et ne nous faites pas de peur comme cela.

NICOLE.

Est-il possible que vous ayez quitté ce lit, dans l'état où vous êtes.

RICCO.

Comment! dans l'état où nous sommes.

COCO - RICCO.

A cause de nos habits craqués! c'est eune niche de quête sorcière... mais nous ne demeurons pas loin et je vais prier le garçon de ferme d'aller jusques chez nous, pour nous quérir chacun un autre juste-au-corps.

RICCO.

Oui, la fille, voulez-vous l'appeler?

NICOLE.

Comment, messieurs... mais vous ne pourrez plus mettre d'autres habits que ceux-ci. Ah! que vous avez dû souffrir pour vous habiller!

RICCO.

Je vous en réponds! je suis fracassé.

COCO - RICCO.

Et moi, je suis mouly.

NICOLE.

Ça n'est pas difficile à croire, et si ça continue jusqu'à demain, avec cinquante aunes de draps je ne me chargerois pas de vous faire une veste.

RICCO.

Qu'est-ce que vous voulez dire à la fin?

COCO - RICCO.

Oui, la fille! qu'est-ce que vous voulez dire, je me fâcherai au moins.

NICOLE.

Est-ce que vous ne sentez pas?

RICCO.

Si fait... une douleur dans tous les membres.

COCO - RICCO.

Oh ça! oui.

NICOLE.

Et ben, c'est ça.

Quoi, c'est-ça ?

NICOLE.

Air : *La danse n'est pas ce que j'aime.*

Messieurs, ma surprise est extrême !

Quel miracle s'est fait ici !

Votre corps est enflé, grossi,

A n'pas vous r'connoître vous-même !

COCO - RICCO.

Ah ! de frayeur je suis tout blême,

RICCO.

Parlez plus bas, plus bas, plus bas,

(bis.)

TOUS DEUX.

Je suis enflé,

NICOLE.

Mais très-enflé,

TOUS DEUX *se regardant.*

Je ne m'en doutois pas.

(bis.)

RICCO.

Comment ! je suis enflé moi ? Coco-Ricco me trouves-tu changé ?

COCO - RICCO.

Ah mon dieu ! pas du tout. Et moi, papa Ricco, suis-je grossi.

RICCO.

Je ne m'en aperçois pas, mon fils ; je vois bien que ton habit est trop étroit pour la taille, mais du reste...

NICOLE.

Vous allez voir que ce sont vos habits qui se sont rétrécis ? A-t-on jamais vu les habits changer de forme tous seuls.

RICCO.

Elle a raison.

COCO - RICCO.

Je sais ben ça ; mais si papa étoit enflé, je le verrois peut-être ?

NICOLE.

Comment, est-ce que vous ne trouvez pas monsieur, prodigieusement grossi.

COCO - RICCO.

Pas du tout.

N I C O L E .

Et vous, monsieur, est-ce que monsieur votre fils ne vous paroît pas rond comme une cuve ?

R I C C O .

Ma foi... il me semble aussi fluet qu'à son ordinaire.

N I C O L E .

C'est incroyable ! il faut que vous ayez les yeux malades comme le reste du corps.

C O C O - R I C C O .

Tâtez moi donc, papa !

R I C C O , *le tête.*

Son corps tient presque dans mes deux mains comme hier.

C O C O - R I C C O .

Pardi, et moi, je vous tiens presque dans les miennes.

N I C O L E .

Je vous crois bien... vos mains ont chacune au moins six aunes de long et sont grosses en proportion.

R I C C O .

Mes mains ont six aunes de long ?

C O C O - R I C C O .

Ah mon dieu ! mais est-ce que ça seroit vrai !

N I C O L E .

Si vous ne me croyez pas... regardez-vous dans ce miroir... vous jugerez.

Elle leur donne un miroir.

C O C O - R I C C O , *se regardant.*

Ah ! mon dieu ! papa ! elle n'a que trop raison ! je me suis fait peur.

R I C C O , *se regardant.*

Ah ! grand dieu je suis plus gros qu'un bœuf.

N I C O L E .

A I R : *On compteroit les diamans.*

Si vous trouvez dans ce miroir :

Des défauts à votre visage,

Cela doit bien vous faire voir

La vérité de mon langage ;

Car le miroir est merveilleux

Pour embellir une figure,

Toujours il déguise à nos yeux

Les disgrâces de la nature.

R I C C O.

Comment! je suis plus laid que je ne le parois là-dedans.

N I C O L E.

Beaucoup... Me croirez-vous à présent? Pourquoi doutiez-vous de ce que je vous disois; est-ce que je suis intéressée à vous faire croire que vous êtes malades?

R I C C O tombe dans un fauteuil.

C'est singulier, tout enflé que je suis, je tiens sans gêne dans ce fauteuil-là!

C O C O - R I C C O.

C'est pourtant un fauteuil ordinaire..

N I C O L E.

C'est là un fauteuil ordinaire! ah! messieurs, dans quel état vous êtes! prendre pour un fauteuil le plus grand canapé qu'il y ait dans la maison.

R I C C O.

Cà, un canapé! ah mon Dieu!

C O C O - R I C C O tremblant.

A ce compte-là, la fille, il faut que nous soyons dans une fière chambre; car elle me paraît grande malgré mon infirmité.

R I C C O.

Que faire donc? Ma bonne amie, je vous en prie, ne nous abandonnez pas.

N I C O L E.

Ma foi, messieurs, le plus court parti serait d'envoyer chercher un médecin.

C O C O - R I C C O.

La fille, je vous payerai bien, soyez de bon compte avec nous.... Est-ce que tous ceux qui couchent chez vous sont attaqués de la même maladie?

N I C O L E.

Non, monsieur; je vous jure que c'est la première fois.

R I C C O, s'agitant un peu.

Effectivement, la fille, je me sens mal à mon aise.

N I C O L E.

Pardi, je le crois bien, vous enfliez à vue d'œil; je vais m'occuper de vous envoyer du secours.

C O C O - R I C C O.

Vous ne vous en repentirez pas.

Nicole sort, et rit en détournant la tête.

SCÈNE VII.

RICCO, COCO-RICCO.

R I C C O, *se levant.*

Aye! aye! C'est tout au plus si je puis marcher; j'ai un mal de possédé dans les jarrets.

C O C O - R I C C O.

Est-ce que nous deviendrions hydropiques ?

R I C C O.

N'aurions-nous pas trop mangé hier au soir ?

C O C O - R I C C O.

Si fait, je n'ai pas mal soupé.... Est-ce que ça seroit ça ?

R I C C O.

C'est possible, au moins.

C O C O - R I C C O.

Ce qui m'a tourmenté le plus dans tout ça, c'est que je devois épouser aujourd'hui mademoiselle Louise, et qui n'a pas d'apparence qu'on me l'accorde, tant que j'aurai une pareille maladie.

R I C C O.

Sûrement si ça se gagnoit, et qu'elle vienne à enfler aussi.

C O C O - R I C C O.

On m'accuseroit d'en être l'auteur, et je serois bien fâché de ça. Il ne faut pas s'y exposer.

A I R : *Trouver le bonheur en famille.*

C'est assez de me voir gonfler,
 Et de voir gonfler mon cher père,
 Je ne voudrois pas voir enfler
 La jeune beauté qui m'est chère ;
 Et s'il me venait des enfans,
 Sur-tout si j'avais une fille ;
 Le sort pourroit avec le temps
 Faire enfler toute ma famille.

R I C C O.

Je ne puis plus rester debout ; tout le corps me fait mal. S'il vient quelqu'un, tu m'appelleras ; je vais me jeter un peu sur mon lit ; entends-tu, Coco-Ricco ?

Allez, papa Ricco. Bourvu qu'il soit encore assez grand pour que vous y teniez tout entier.

SCÈNE VIII.

COCO - RICCO, *seul.*

Oh! mon Dieu! mon Dieu! la maudite maison! C'étoit ben la peine d'y venir pour me gêner la taille... Je gage que c'est un tour de la Sorcière qui a tiré autrefois les cartes à mon père, et lui a prédit qu'il deviendrait un gros monsieur. Beau chien de bonheur! Vaudrait mieux qu'elle ne nous eût rien promis, c'te vieille. Moi je n'demande qu'à redevenir comme j'étois avant que d'être comme je suis.

Air: *d'Arlequin Afficheur.*

Je souffre de me voir si gras!
 Grand Dieu! n'est-il point de remède.
 Pour sortir d'un tel embarras,
 Et guérir le mal qui m'obsède!...
 Nicole du docteur voisin
 Va me procurer la visite,
 Et si c'est un bon médecin
 Je maigrirai ben vite.

Et mamselle Louise que j'entends chanter là-bas! elle ne se doute pas que son futur est devenu si considérable depuis hier.... Comment qu'elle va prendre la chose? c'est ben terrible! et le couplet que j'avois appris pour elle.... il est joli ce couplet-là, c'est moi qui l'ai fait en société avec le maitre d'école de chez nous. Ah! mon Dieu, est-ce que j'enfle donc. Comme la ceinture me fait mal. Si ça continue qu'est-ce que je deviendrai. Ah! je sais ben ce que ferai.

AIR: *Voyage, Voyage.*

Si je manque mon mariage
 A cause de l'état où je suis,
 Pour qu'on admire mon personnage,
 Je m'en irai dans tout pays.
 J'espère que mon enflure
 Va grossir à mesure!
 Plus je me vois grossir,
 Plus j'ai d'plaisir;

Dans

Dans chaq' ville et dans chaq' village
 Chacun voudra me recevoir !
 Que de biens j'vais avoir
 Comme ça va pleuvoir
 Le matin et le soir
 Le soir.... (quatre fois.)

} bis.

Venez donc qu'on s'dira ! c'est un giant que c'monsieur Co-
 co-Ricco ! comme il a profité en peu de tems ! qu'il est gros ,
 qu'il est étonnant.... et puis on me questionnera, je ne ré-
 pondrai rien, mais

Je gage, je gage
 Que j's'rai superbe à voir.

Quand j's'rai dix fois gros comme eune tonne
 Et que j'excitai l'admiration,
 Y n'faut pas que l'on s'étonne
 Si je mange en proportion ;
 Déjà je m'vois à table,
 Dans un repas délectable,
 M'faisant servir des veaux
 Et des taureaux.

On m'admire encore davantage !
 Je feins de n'pas l'appercevoir ;

Ah ! quel entonnoir
 S't'homme-là doit avoir.

} (bis.)

J'voudrais ben savoir

Si c'est d'même l'soir, le soir. (quatre fois.)

Quoi, est-ce qu'il mangera tout ça, pardi regarde, c'est
 déjà fait — Et comme y boit — dam faut ben boire pour faire
 passer de pareils morceaux — Moi pendant ce tems-là je bois
 et mange toujours et je ne dis rien, mais

Je gage, je gage
 Que j's'rai superbe à voir.

V'là du monde.... c'est mamselle Louise!.. j'ai envie de
 m'enfuir.... mais non, je me ravise, y vaut mieux essayer si
 elle s'appercevra de mon incongruité.

S C E N E I X.

C O C O - R I C C O , L O U I S E .

C O C O - R I C C O .

Bon jour la belle dont mon cœur a fait choix.

B

LOUISE.

Ah! monsieur le génie, je vous demande grâce.

COCO-RICCO.

Moi, un génie? vous rêvez, Louise, je ne suis rien moins qu'un génie.

Air : Guillot un jour trouva Lisette.

Vous me prenez pour un génie,
Mais en honneur je suis trop gros,
De rire vous avez envie
Et c'est vraiment mal-à-propos.

LOUISE.

Votre épaisseur vous contrarie;
Mais, mon cher monsieur, je conçois
Dans le monde plus d'un génie,
Qui n'est ma foi pas moins épais.

Il n'y a même qu'un génie qui puisse être d'une taille aussi gigantesque.

COCO-RICCO.

Gigantesque. Ah! mon Dieu, ne dites donc pas des choses comme ça, comment vous ne me reconnoissez pas, je suis un peu engraisé depuis hier, j'en conviens, mais je n'en suis pas moins votre amant, et depuis que je vous ai vu, mon amour ne fait qu'augmenter.

LOUISE.

Vous me faites peur. (*à part.*) j'ai peine à m'empêcher de rire.

COCO-RICCO.

Elle ne me reconnoît pas?

LOUISE.

C'est la première fois que je vous vois.

COCO-RICCO.

Peut-on mentir comme ça, et hier soir à souper, est-ce que je n'étois pas auprès de vous.

LOUISE.

Hier à souper, si je ne me trompe, j'étois auprès d'un garçon assez mince, d'une figure bête.

COCO-RICCO.

Eh ben, c'étoit moi. Est-ce que je suis changé.

LOUISE.

En effet vous avez quelque chose de ce portrait-là, mais vous êtes beaucoup plus gros.

COCO-RICCO.

Pour me nommer, chantons-lui le couplet en question, ça la touchera peut-être.

LOUISE.

Laissez-moi sortir, monsieur le démon!

COCO-RICCO.

Là, je suis un démon, à présent; encore un coup, Louise; je ne suis pas plus un démon qu'un génie. Écoutez-moi.

Air : *Il étoit un oiseau gris.*

Je sais le fils de Ricco

Coco-Ricco!

On connoit dans ce hameau

Coco-Ricco!

Je suis depuis mon berceau

Coco-Ricco,

Aimez, la belle, il le faut,

Coco-Ricco;

En épousant Coco-Ricco,

En épousant Coco-Ricco,

Vous serez madame

Coco-Ricco.

LOUISE.

Fi, monsieur, que c'est vilain, d'emprunter le nom de l'époux qu'on me destine, pour vous faire aimer. Mais cette ruse est mal adroite; car je vous atteste que M. Coco-Ricco n'a pas le don de me plaire, qu'il v'ous suffit de prendre son nom pour me devenir odieux.

COCO-RICCO.

C'est bon, mamselle, quand je serai désenflé, je me souviendrai de cela.

LOUISE.

Comme il vous plaira, monsieur.

COCO-RICCO.

Me v'là ben accueilli pour un jour de nœce?

Air : *Fidèle époux.*

Sur mon honneur, monsieur, je tremble

Quand je me vois auprès de vous,

Et nous différons trop ensemble

Pour que vous soyez mon époux;

B 2

Si l'esprit grandit à mesure
 Que le corps profite et grossit ;
 Pour moi, chétive créature,
 Vous aurez cent fois plus d'esprit.

COCO-RICCO.

Ah ! peut-on dire ça !

S'il faut, la belle, qu'on vous prouve
 Le contraire de vos discours,
 L'étourdissement que j'éprouve,
 Doit vous convaincre pour toujours ;
 En grossissant je deviens bête,
 Et je me souviens qu'on m'a dit
 Que souvent une grosse tête
 Renfermoit un petit esprit.

LOUISE.

Ce que vous dites-là prouve bien que...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, THOMAS.

THOMAS, *appelant de loin.*

Louise ! Blaise ! Nicole !

LOUISE.

Ah ciel ! voici mon père !... Il ne sait rien, il va tout découvrir.

COCO-RICCO.

Ah mon Dieu ! v'là le père Thomas... Il va me retirer sa parole.

THOMAS, *entrant.*

Ah ! ah ! ma fille, il y a une heure que j'appelle ; que faites-vous ici ? Où est Blaise ? où est Nicole ?

LOUISE.

Je ne sais, mon père. Je voudrais vous dire que...

THOMAS.

Je n'ai pas le tems de vous entendre... allez préparer le déjeûner.

LOUISE, *sortant.*

à part.

Tout est perdu !

SCENE XI.

COCO-RICCO, THOMAS.

THOMAS.

Eh bien, mon gendre! l'amour vous a réveillé bien matin ; à ce qu'il me paroît.

COCO-RICCO.

Je suis désespéré, monsieur Thomas, de paroître devant vous dans l'état...

THOMAS.

Ah! ce n'est rien! Entre nous pas de cérémonie ; et je vous trouve aussi bien en habit du matin, que tout autrement.

COCO-RICCO.

Oh! cruel accident!

THOMAS.

Parce que votre habit est craqué?... encore une fois ce n'est rien, mon gendre.

COCO-RICCO.

AIR, Consolez-vous avec les autres.

Comment, beau-père, ce n'est rien!

Pourquoi tenir un tel langage!

Entre nous, je n'entends pas bien

Ce que vous voulez davantage;

Cessez de semblables propos.

Pour que Louise soit ma femme,

Exigez-vous que je sois gros

Comme les tours de Notre-Dame.

(bis.)

THOMAS.

Il s'en faut de beaucoup, je crois,

COCO-RICCO.

Oui, mais si ça continue, demain vous verrez.

THOMAS.

Parbleu, que verrai-je?

COCO-RICCO.

Qui faudra démolir la muraille pour me faire sortir d'ici!

THOMAS.

Etes-vous fou?

COCO-RICCO.

Etes-vous aveugle?

B 3

THOMAS.

Je ne crois pas.

COCO - RICCO.

Eh bien! vous devez voir...

THOMAS.

Eh quoi?

COCO - RICCO.

Mon enfluré.

THOMAS, *riant*.

C'est assez plaisanter... Ah ça, vous avez bien passé la nuit?

COCO - RICCO.

Pas mal. Je ne me suis aperçu de cela que ce matin.

THOMAS.

Que diable voulez-vous dire? monsieur votre père est-il éveillé?

COCO - RICCO.

Ah! mon Dieu oui, il est là-dedans.

THOMAS.

Que fait-il là s'il est éveillé?

COCO - RICCO.

Pardi, il fait là-dedans ce que je fais ici.

THOMAS.

Quoi donc?

COCO - RICCO.

Il enfile.

THOMAS.

Quel galimathias! Je vais entrer et lui parler; peut-être m'expliquera-t-il.

*Il va pour entrer.*COCO - RICCO, *Parrétant*.

Ce n'est pas la peine, je vais l'appeler. Papa Ricco! Papa Ricco!

RICCO, *dans la coulisse*.

Plait-il, Coco-Ricco.

COCO - RICCO.

Tâchez de pouvoir encore sortir de votre chambre, monsieur Thomas est là qui veut vous voir.

RICCO, *sortant*.

Je crois que je passe encore.

SCENE XII.

RICCO, COCO-RICCO, THOMAS.

THOMAS.

Ah! ah! serviteur, monsieur Ricco; j'espère que vous me parlerez plus raisonnablement que monsieur votre fils.

COCO-RICCO, à part.

Faut qu'il soit malade puisqu'il n'y a que lui dans la maison qui ne voie pas notre état.

RICCO.

Hélas! monsieur Thomas, vous me voyez bien malade! Savez-vous si Nicole a été chercher un médecin?

THOMAS

Un médecin!... Eh! pour qui? Vous me paraissez tous les deux si bien portans.

RICCO.

Morbleu! nous ne le paraissons que trop.

THOMAS.

Votre embonpoint n'a rien d'inquiétant.

COCO-RICCO.

Là! v'là qu'il ne trouvera pas mon père enflé non plus!

RICCO.

Monsieur Thomas, c'est avoir bien peu de pitié des malheureux.

THOMAS.

Vous êtes fou aussi.

RICCO.

Ce n'est pas l'embarras, y auroit ben de quoi.

THOMAS.

Mais à propos de quoi donc?

RICCO.

Vous devez bien voir.

COCO-RICCO.

AIR: *D'un bouquet de Romarin*

Savez-vous d'où peut venir

Sa surprise extrême;

Je vais vous la découvrir,

Voici mon système :

B 4

COCO - RICCO,

Puisqu'il ne nous trouve pas
Enflés du corps et des bras,
C'est que le père Thomas
Est enflé lui-même.

R I C C O .

C'est apparemment ça !

T H O M A S .

Voulez-vous déjeuner enfin ?

R I C C O .

Oui, déjeuner ; c'est bien le cas ! Pauvre cher homme ! il
ne sent pas son mal !

C O C O - R I C C O .

AIR : C'est le gros Thomas.

Ne sentez-vous pas
De vives douleurs dans la tête !

R I C C O .

Faites-vous quelques pas,
Sans que l'mal de jamb' vous arrête !

C O C O - R I C C O .

Sentez-vous votre habit
Rétrécir petit à petit !

R I C C O .

Ne sentez-vous pas votre ceinture
Vous serrer !...

T H O M A S .

Non, je vous assure.

Je suis aussi bien portant qu'hier, et j'ai pour le moins autant
d'appétit.

R I C C O et C O C O - R I C C O .

L'père Thomas vraiment
Enflé étonnamment.

C O C O - R I C C O .

Voyons si son œil
A changé comme le reste.

Il lui montre le fauteuil.

N'est-ce pas un fauteuil
Qu'est près de ce miroir funeste !

R I C C O .

Dans c'maudit miroir
Forçons-le de s'voir.

Il lui présente un miroir.

C O C O - R I C C O .

R'connoissez-vous votre figure ?

T H O M A S .

Très-bien, Messieurs, je vous assure.

C O C O - R I C C O .

R'gardez comme il est gros dans c'te glace ! Et il voudroit nous faire croire qu'il n'éprouve rien ? C'est un conte.

T O U S D E U X .

L'père Thomas vraiment

Enfie étonnamment.

T H O M A S .

Vous me ferez perdre patience à la fin.

R I C C O .

Que vous êtes obstiné !... Comment vous ne voyez pas que je suis enflé, que Coco est enflé et que vous êtes enflé ! Heureusement qu'il va venir un médecin pour nous traiter... Vous le consulterez, et vous verrez comme vous êtes dans de beaux draps ainsi que nous.

T H O M A S .

Messieurs, je m'aperçois trop tard que vous êtes venus ici pour vous moquer de moi ; mais le mariage n'est pas encore fait.

R I C C O .

Heureusement ! Que je ne serai pas si sot que de donner mon fils à la fille d'un homme chez qui l'on enfle comme ça, et qui ne veut pas convenir qu'il est enflé !...

C O C O - R I C C O .

Et bien malade. Regardez, mon père, si monsieur Thomas n'est pas encore plus gros que moi.

T H O M A S .

Je vois bien que c'est une ruse pour vous débarrasser de moi. Vous n'en aviez pas besoin, messieurs, et ma fille n'attend pas après vous pour se marier.

R I C C O .

J'aimerois mieux que mon fils restât garçon.

C O C O - R I C C O .

Je suis assez gros pour manger mon bien.

R I C C O .

Il est inutile de nous quereller plus long-tems ; si nous ne

nous accordons pas, il faut rompre tout bonnement... Adieu, monsieur Thomas... Et quand nous serons guéris, je veux être pendu si nous remettons les pieds chez vous !

COCO - RICCO.

Nous allons tâcher de nous trainer jusques chez le médecin, puisqu'il ne vient pas; je gage qu'on nous laisseroit mourir ici sans secours.

T H O M A S.

Allez, messieurs, allez aux petites maisons; c'est là que vous pourrez guérir.

R I C C O.

Malgré vos injures, monsieur Thomas... Votre état me fait pitié... Consultez le médecin, je vous en prie, et tâchez de chasser ce vilain mal-là.

COCO - RICCO.

Le pauvre cher homme! son entêtement le perdra.

R I C C O.

AIR : *Qu'en voulez-vous dire ?*

Ecoutez-nous, père Thomas,

Et consultez la médecine;

En tardant vous ne pourriez pas

Résister au mal qui vous mine.

Je m'attendris sur votre sort,

Soignez-vous, ou vous êtes mort.

A Coco-Ricco.

Vois, comme son ventre est gonflé!

T H O M A S.

Que voulez-vous dire!

Vous aimez à rire.

COCO - RICCO.

Demain nous nous verrons rassis!

E N S E M B L E.

Ah! mon Dieu! comme il est enflé!

S C E N E X I I I.

T H O M A S, seul.

Je savois bien qu'ils n'avoient pas grand esprit; mais je ne les croyois pas aussi fous qu'ils le sont. C'est qu'il n'y a pas un mot de sens commun dans toute la conversation que nous venons d'avoir ensemble! Je suis toujours bien heureux de m'être aperçu de cela avant le mariage.

AIR : *Si l'on pouvoit rompre sa chaîne.*

Si déjà l'on se persuade
 Que je suis assez hébété
 Pour croire que je suis malade,
 Quand je jouis de la santé ;
 Pour obtenir mon héritage,
 Ces messieurs terminant mon sort,
 Viendroient après le mariage,
 Pour me prouver que je suis mort.

SCENE XIV.

THOMAS, NICOLE, BLAISE, LOUISE,
entrant en éclatant de rire.

THOMAS.

Pourquoi donc cette grande gaité ?

NICOLE.

Ah monsieur ! que vous rirez quand vous saurez de quoi
 il est question !... Le pauvre Coco-Ricco !...

THOMAS.

Il est fou.

NICOLE.

Non, mais il est bien bête.

THOMAS.

Quoi qu'il en soit, il n'aura pas ma fille.

NICOLE.

Si vous l'aviez vu sortir avec son père : ils prenoient leurs
 mesures pour passer l'un après l'autre par la porte-cochère.
 Tous les marmots du village couroient après eux ; et nos
 deux benêts demandoient à tous les passans s'ils n'étoient
 pas trop gros pour traverser la grande rue.

THOMAS.

Je vous demande si vous concevez quelque chose à une
 folie comme celle-là. Ne vouloient-ils pas me faire croire
 que j'étois enflé aussi. (*Tous éclatent de rire.*)

BLAISE.

Ah mon Dieu ! monsieur Thomas ! rien n'est plus facile
 à comprendre... et je vous expliquerai tout ; mais le risque
 que je viens de courir de perdre Louise, faute d'oser vous
 la demander, m'enhardit maintenant si vous vouliez con-
 sentir...

T H O M A S .

Ma foi, mon ami, si Louise t'aimoit, je ne vois pas grand obstacle à ton bonheur.

L O U I S E .

Mon père, votre consentement...

N I C O L E .

Mon Dieu ! faut-il vous faire tirer l'oreille pour dire un oui qui vous fera tant de plaisir.

T H O M A S .

Voyons, parle. L'aimes-tu ?

L O U I S E .

Oui, mon père.

T H O M A S .

V'là qui est dit... Eh bien ! mes enfans, vos desirs sont les miens.

L O U I S E et B L A I S E .

Le bon père !

S C E N E X V .

LES PRÉCÉDENS, RICCO, COCO-RICCO.

T H O M A S .

Les voilà encore ?

N I C O L E , *a part.*

Quel contre-tems !

Air : Par la petite poste de Paris.

R I C C O .

Nous cherchons vo

C O C O .

tre médecin,

R I C C O .

Mais il est sor

C O C O .

ti ce matin ;

R I C C O .

Nous avons ap

C O C O .

pris que chez lui

R I C C O.

Il ne peut ren

C O C O.

trier aujourd'hui.

R I C C O.

Grand Dieu quel fu

C O C O.

este embarras !

R I C C O.

On ne nous dé

C O C O.

senflera pas.

C O C O.

Si dans ce can

R I C C O.

ton de malheur,

C O C O.

On pouvoit trou

R I C C O.

ver un docteur ;

C O C O.

Nous ne perdri

R I C C O.

ons pas l'espoir

C O C O.

De nous voir dé

R I C C O.

senfler ce soir ;

C O C O.

Mais dans cet in

R I C C O.

fernal séjour,

C O C O.

Nous sommes per

R I C C O.

odus sans retour.

T H O M A S.

Est-ce que le grand air n'a pas dissipé votre folie ?

R I C C O.

Nous ne sommes pas des fous.

Non, non... et sûrement...

NICOLE.

Monsieur Thomas, voulez-vous me donner votre parole de ne pas rompre le mariage de votre fille et de monsieur Blaise, je vous expliquerai tout?

THOMAS.

Je te la donne.

NICOLE, à part, à Thomas.

Eh bien! l'enflure de ces messieurs est de notre invention: un coup d'aiguille a tout fait; voilà dans un coin les morceaux de leurs habits que nous avons rétrencis cette nuit.

BLAISE.

N'faut pas de médecine pour ça.

Air: *C'est un enfant.*

La cause de la maladie
M'étant connue en ce moment;
Pour qu'elle soit bientôt guérie,
Il n'est qu'un seul médicament.

Et je vous conseille,

RICCO.

Prétons bien l'oreille,

COCO-RICCO.

Quel est ce remède, docteur?

BLAISE.

C'est un tailleur. (bis)

RICCO.

Quoi! nous ne sommes pas enflés?

NICOLE.

Pas plus que moi.

COCO-RICCO.

Et ce miroir?

NICOLE.

C'est celui dans lequel monsieur Thomas se regarde pour mieux faire sa barbe.

COCO-RICCO.

Vous nous croyez peut-être assez benêts pour donner là-dedans. Comme si nous ne sentions pas bien que nous sommes enflés.

RICCO.

Vous n'en serez pas quittes pour cela; je vais à la municipalité faire dresser procès-verbal de notre état, prendre des témoins comme quoi c'est chez vous que nous avons attrapé ça.

COCO - RICCO.

Et nous vous ferons condamner à payer les frais de médecin que ça nous coûtera.

BLAISE.

Mais encore une fois vous n'êtes pas enflés.

RICCO.

C'est ce qu'il faudra voir.

COCO - RICCO.

Oui, oui, c'est ce qu'il faudra voir.

RICCO.

AIR : *Robin turlure lure!*

Vous nous avez fait enfler,

COCO - RICCO.

Mais pour venger cette injure,

Nous nous ferons désenfler.

TOUS LES AUTRES.

Turè lure

COCO - RICCO.

Et vous payerez notre enflure.

TOUS.

Robin turè lure.

THOMAS.

Comment! ils ne reviendront pas de leur sottise!

NICOLE.

Laissez faire, monsieur, cet autre miroir les désabusera.

Leur montrant un miroir.

Tenez, vous reconnaissez-vous?

COCO - RICCO.

Ah! c'est vrai! je suis ramaigri, papa Ricco.

RICCO, regardant à son tour.

C'est singulier! il me semble que je suis embelli!.. mais c'est que je me croyois véritablement enflé.

NICOLE.

Allez, messieurs, vous n'êtes pas les premiers qui dans de pareils travers.

VAUDEVILLE.

AIR : *Il faut de la santé pour deu*

NICOLE.

Si chacun se rendoit justice

Tout ici bas iroit bien mieux,

Mais aux honneurs quand on se glisse,

On se voit avec d'autres yeux.

Depuis plusieurs siècles en France,

De nos maux voila le sujet;

L'homme, avec un peu de puissance,

Se croit toujours plus gros qu'il n'est.

(bis)

T H O M A S.

Enflé d'une grandeur fragile,
 Le sot quand il devient puissant,
 Dans les yeux d'un peuple imbécile
 Rencontre un miroir grossissant.
 Mais sa chute casse sa glace,
 Elle perd alors son effet;
 Et le sot quand il est sans place,
 Ne paroît pas plus gros qu'il n'est.

(bis)

B L A I S E.

En pillant la chose publique
 Plus d'un fripon se gorge d'or;
 Et pour bonne raison s'applique
 A cacher son nouveau trésor.
 Une mortelle inquiétude
 Par-tout le poursuit en secret...
 Celui-là seul met son étude
 A paroître moins gros qu'il n'est.

(bis)

C O C O - R I C C O

Si j'en crois le public murmure,
 Ce miroir est comme un journal.
 L'un sait grossir une figure,
 Et l'autre sait grossir le mal.
 Ce mal nous cause tant d'alarmes
 Qu'on n'a pas besoin en effet,
 Pour nous faire verser des larmes
 De le peindre plus gros qu'il n'est.

(bis)

R I C C O.

Chacun rit de notre folie,
 Et l'on nous traite de nigards;
 Pourtant nous sommes la copie
 De mille et mille originaux.
 Plus d'un savetier veut écrire;
 Plus d'un rustre a cabriolet,
 Ainsi que nous dans son desir,
 Chacun se fait plus gros qu'il n'est.

(bis)

L O U I S E , au Public.

Souvent l'auteur d'une bluette,
 Tout fier d'obtenir votre appui,
 Pense que l'Univers répète,
 Le bien qu'on dit ici de lui.
 L'auteur de la pièce nouvelle
 Est plus modeste et plus discret,
 Et quand vous approuvez son zèle
 Ne se croit pas plus gros qu'il n'est.

(bis.)

20 JY 63

F I N.